

En pleine figure

**Haïkus
de la guerre
de 14-18**

**Anthologie établie
par Dominique Chipot
Préface de Jean Rouaud**

Éditions Bruno Doucey

En pleine figure

Haïkus de la guerre de 14-18

En pleine figure – Haïkus de la guerre de 14-18
est le cinquante et unième ouvrage publié
par les Éditions Bruno Doucey.

Anthologie publiée à l'occasion du
centième anniversaire de la guerre de 14-18.

Éditions Bruno Doucey
www.editions-brunodoucey.com

ISBN : 978-2-36229-123-4
Ce titre existe en version papier,
ISBN : 978-2-36229-056-5

En pleine figure

Haïkus de la guerre de 14-18

Anthologie établie et présentée par Dominique Chipot

Préface de Jean Rouaud

Éditions Bruno Doucey

Note de l'éditeur

Nous remercions les ayants droit et les éditeurs qui nous ont accordé gracieusement le droit de reproduire une partie des textes de cette anthologie, dont ils conservent l'entier copyright.

Pour des raisons indépendantes de notre volonté, nous n'avons pu, malgré toutes nos recherches, retrouver les ayants droit de certains poètes de cette anthologie. Celles et ceux qui n'ont pu être joints ni donner leur accord sont invités à nous contacter afin que ces rares manquements puissent être réparés.

Nous remercions chaleureusement toutes celles et ceux qui ont apporté une contribution à la réalisation de cet ouvrage.

Préface

Les éclairs de la guerre

Si on jouait au jeu des correspondances, considérant ce qui fait son essence, savoir sa concision, son efficacité, on associerait plutôt le haïku à la guerre-éclair, du moins à l'escarmouche ainsi que Froissard nommait ces coups de main de seigneurs brigands sur un château ou un groupe de pèlerins, ce qui, traduit à la mode de Bashō, eût donné quelque chose comme :

*Une troupe de coquillards
Mais dans leurs besaces
Que des prières.*

Mais rien de moins éclair que la Première Guerre mondiale. Les dates le confirment, 14-18, il suffit de faire la soustraction, une guerre-éclair de quatre ans, ça s'appelle un enlèvement. C'est d'ailleurs l'image qu'on a gardée de ces corps enterrés, vivant littéralement en sous-sol, évitant de mettre le nez dehors sous peine d'être la cible d'un tireur isolé, attendant l'ordre brutal qui les fera sortir de la tranchée pour le gain d'une dizaine de mètres et d'un vain carnage.

On sait que la relation du conflit a donné naissance à une importante production romanesque. De fait, le roman dans son *volume* paraît mieux à même de rendre compte de cette boucherie au long cours qui engloutit des millions d'hommes sur l'espace d'un continent. Ainsi, faire tenir la Première Guerre mondiale dans un haïku revient à verser tout l'océan dans un dé à coudre. D'autant que le haïku ne s'est jamais frotté à la guerre. Son souci, c'est de saisir en dix-sept syllabes à la fois

la permanence et l'impermanence des choses. Dans le cours cyclique du monde, capter cet événement minuscule qui marque une fêlure dans le continuum. Des traces de pattes d'oiseau sur une terrasse mouillée, un navet brandi par un paysan pour montrer le chemin. Or la guerre est une gigantesque fêlure. La somme des tragédies y est telle qu'on ne peut évacuer la violence et le chagrin en un soupir discret comme le fera Buson pour évoquer la mort de sa fille. Ne pouvant les éviter sous peine de passer pour des monstres d'insensibilité, les poètes sont obligés d'avoir recours à un vocabulaire qui serait impitoyablement éjecté d'un haïku japonais : « miséricorde », « miracle », « pardon » et cet « hélas » qui renvoie à Racine et Du Bellay :

*Mes camarades, mes frères,
Nous aurons beaucoup souffert...
Hélas ! vous vaincrez sans moi.*

Inconnus aussi des maîtres japonais les jugements moraux (*Comme on embellit le crime*) les effets poétiques (*Dans une jungle de rêve*), et évidemment la manière japonisante (*Le petit éclat d'obus / Qui s'est arrêté à la porte / Pourquoi n'a-t-il pas osé entrer*).

Oublions donc le haïku et retenons que des poètes ont jugé qu'une forme minimale avait son mot à dire dans la restitution de l'horreur. La photographie alors était lourde, malcommode avec ses plaques de verre, et ne permettait pas le reportage de guerre. Ces micro-poèmes sont ainsi des *clic-clac*, des petits faits que le cerveau enregistre et plie en quelques mots. Ils nous livrent des instantanés sur lesquels auraient glissé des projets épiques, préoccupés de se mettre au diapason de l'Histoire. Ces instantanés, ce qu'ils relatent, on n'en trouve mention nulle part ailleurs. Ceci par exemple :

*Au seuil des banques
On remplace les nègres
Par des poilus.*

Où l'on apprend deux choses : la première que les « nègres », l'appellation alors est officielle, n'inspirent pas confiance pour garder l'argent des Français – ce qui nous rappelle qu'au moment de la libération de Paris, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le général Leclerc, dont la 2^e DB était massivement composée de tirailleurs sénégalais et de maghrébins, s'avisait pour faire bonne figure, au moment d'entrer dans la capitale, de composer un bataillon uniquement de soldats blancs, Paris libéré, mais par de bons Français – et la seconde, qu'on ne les considère pas comme des « poilus ». Pour nous, un « poilu » c'est un combattant de la Première Guerre mondiale. Oui, mais à une nuance près. Un « poilu », ça charge, c'est mutilé, ça meurt, mais c'est blanc. Occasion encore de rappeler que, lors de la première attaque au gaz, on envoya en contre-attaque à travers le nuage d'ypérite, un régiment de Marocains, un mouchoir sur le nez.

Autre instantané concernant la zone des combats :

*Deux levées de terre
Deux réseaux de fil de fer
Deux civilisations.*

Les deux civilisations n'en font qu'une mais les Allemands soignaient leurs tranchées, construisaient leurs casemates en dur. C'était pour eux un signe d'installation, de prise de possession du territoire, une nouvelle frontière, au lieu qu'en face, où l'on espérait reconquérir le pays perdu, il n'était pas question de donner le sentiment que cette situation allait perdurer. D'où ce côté provisoire des lignes de défense françaises,

baraques en planches, remblais mal consolidés. Ce genre de provisoire
qui coûta la vie à des milliers d'hommes. Et pas seulement aux hommes:

*Dans les vertèbres
Du cheval mal enfoui
Mon pied fait : floche...*

Jean Rouaud